

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,  
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.  
Bureaux à Montréal, 10, Rue St. Vincent.

**SOMMAIRE.**—Chronique.—Bulletin religieux et mélanges : Mgr. de Montréal.—Le P. Knjsiewicz et les Polonais.—Bénédiction de trois grandes statues, à Notre-Dame de Montréal.—Fête de l'Assomption à Rome et à Castel-Gandolfo.—Armée Pontificale.—Progrès du catholicisme en Angleterre, en Chine, aux États-Unis.—Conversion au catholicisme de plusieurs dames, en France et en Angleterre.—Découverte à Pompéi d'une maison bien garnie.—Citron, antidote souverain contre la piqûre des vipères.—Le chemin du bonheur, par Etienne Marcel.—Mort de M. Mignault, élève de rhétorique, collège Ste. Thérèse.—Étude sur la flamme.

## CHRONIQUE.

**SOMMAIRE.**—Les chambres.—Le président Johnson.—Le général Lee et l'université de Lexington.—Les fêtes de Portsmouth.—Le général La Marmora à Florence et les élections.—La question espagnole.—L'entrevue de François-Joseph et de Frédéric-Guillaume à Gastein.—Napoléon III en Suisse.

Quand le public lira notre chronique, toujours fidèle à sa parole, toujours exacte à visiter à l'heure ses chers abonnés, les Chambres seront probablement prorogées et nos graves législateurs rendus au sein de leur famille, enseignant à leurs enfants la science du gouvernement et tout à la fois l'amour de la patrie, à l'exemple des sages fameux dont s'honore l'antiquité. Si nous ne craignons pas de mettre un pied sur le terrain des politiques, nous dirions : la troisième session du huitième parlement aura été fringante et orageuse dans ses commencements, puis douce, paisible dans la force de l'âge, enfin, silencieuse et même désirant l'oubli à ses heures dernières. Ses titres à l'histoire seront plus dans ses promesses que dans ses actes ; et personne ne lui en fera un reproche, qui serait très-immérité : elle a vécu si peu et sous un ciel si ardent ! Cependant, sa mort est un deuil pour Québec, qui perd avec elle et la sagesse collective de nos députés, la bourse des fonctionnaires publics et des étrangers amateurs de l'éloquence parlementaire, et le siège du gouvernement. Mais le mal de l'un fait presque toujours le bonheur de l'autre. Ottawa devient décidément la capitale des deux Canadas. Notre bonne ville de Québec, comme dit notre gracieuse Reine, convoquant ses aimés

chevaliers et bourgeois en parlement, s'en console avec une certaine dignité et en prend son parti avec grâce. Elle montre aux ingrats qui s'en vont ses vieux murs respectés dans leur gloire et sa société polie, aimable, tout-à-fait française, et elle leur dit, avec un soupir : " Vous reviendrez, et bientôt ; non pas adieu, mais au revoir ! " Elle compte, pour cela, sur la confédération et le temps, et peut-être un peu sur la guerre avec nos voisins.

M. Breckenridge, ancien secrétaire du trésor sous le gouvernement de M. Davis, en ce moment à Québec, peut la renseigner sur ce dernier point : il connaît mieux que nous l'esprit entreprenant des Américains et leur habileté en fait de conquête. Si nous en jugeons d'après la conduite du Président Johnson, l'entente n'a jamais été plus cordiale entre le gouvernement de Washington et le cabinet de St. James ; il ne reste donc plus à Québec, pour nourrir ses espérances, que la confédération et le temps ; nous laissons aux grands journalistes de dire ce que ces deux choses peuvent apporter, et nous revenons aux États-Unis.

Les amis de l'ordre ont craint longtemps l'im-mixtion du gouvernement des États-Unis dans les affaires du Mexique : la doctrine Monroe pouvait, à toute heure, mettre la main sous le trône du jeune empereur et essayer de le faire voler en éclats, au risque de renverser les derniers remparts qui cachent à la civilisation l'ombre d'autorité du Président Juarez. On savait bien que l'épée de la France est encore au Mexique, et qu'elle ne permettrait ni cette audace contre son honneur, ni cet attentat contre la grandeur d'une nation qui se relève. Mais, enfin, l'œuvre de régénération des Mexicains se serait trouvée interrompue pour quelque temps, et le sang aurait coulé. Aujourd'hui, nous sommes pleinement rassurés. Le Président Johnson, par un coup d'énergie heureusement accompli, vient de se séparer du parti radical aux États-Unis, qui veut à tout prix l'Amérique aux Américains. Dans un grand conseil des ministres, tenu le sept du courant, à Washington, on a discuté la question du Mexique et l'à-propos d'une inter-

vention en faveur du principe républicain. Le Président a clos la séance en disant qu'il ne prendrait aucune détermination sur les relations à renouer avec le Mexique avant la réunion du Congrès, mais qu'il se réservait de conseiller sur ce point, dans son message, la politique qui semblerait la meilleure. M. Johnson a ajouté qu'il n'hésiterait pas plus à désavouer les harangues inconséquentes des employés publics, qu'il n'a hésité à désavouer implicitement le général Sheridan, en réduisant son armée des deux tiers. Il est évident que M. Johnson est animé, sur la question mexicaine, du même esprit que M. Seward et la plupart de ses ministres, à l'exception de M. Stanton, qui veut résolument que la doctrine Monroe soit la destinée manifeste de l'Amérique. Que cela veut-il dire ?

Cette politique est sage et concilie à M. Johnson l'estime de tous les gouvernements chrétiens. Il n'est pas moins admiré dans l'œuvre de pacification au Sud, œuvre difficile, qui demande un grand esprit et un grand caractère. Sur cette question encore M. Johnson se sépare du parti radical et se rallie avec un grand nombre de républicains sincères, au parti démocrate ou conservateur, qui est bien la portion la plus honnête de la nation américaine. Aux violences et aux spoliations que lui proposent les radicaux contre les populations décimées du Sud, il offre la douceur d'une âme droite et l'esprit conciliateur de la constitution. Il tient même une certaine rancune à M. Stanton qui lui a joué le mauvais tour de ne pas laisser échapper M. Davis et de lui avoir fait signer contre ce chef un acte d'accusation que la conscience publique réprouve et que la civilisation moderne flétrit. M. Johnson tient à réparer le scandale du 4 mars et à se mettre à la hauteur de sa position de premier magistrat d'un grand peuple.

Maintenant que le peuple du Sud revient spontanément et sans arrière-pensée à son allégeance au gouvernement fédéral, n'est-ce pas là la seule ligne de conduite loyale et patriotique ? En face de la guerre servile qui menace de remplacer la guerre civile, ne faut-il pas sacrifier les tendances dangereuses d'un parti qui nous a donné le pouvoir pour le salut de la nation ? *Le salus populi suprema lex*, n'est-il pas vrai dans tous les temps et sous tous les climats ?

Nous venons de parler de guerre servile. Hélas ! ce que nous avons prévu au commencement de la rébellion arrive journellement avec une croissance qui affligera l'humanité. Cette guerre américaine, entreprise d'abord pour sauver l'unité du gouvernement et garantir l'inviolabilité de la constitution,

terminée par l'affranchissement des noirs, aura-t-elle pour conséquence immédiate l'asservissement des blancs qui ont combattu pour leur indépendance ? Nous ne le croyons pas, d'après le revirement qui vient de se faire dans l'esprit de M. Johnson. Mais l'action doit être prompte, énergique : les inconséquences et les lenteurs de M. Lincoln ne peuvent plus se renouveler, sans une calamité nationale. Car les horreurs qui se passèrent à St. Domingue, quand la révolution française, décrétant les *droits de l'homme*, donna aux noirs une liberté dont ils n'étaient pas capables de supporter le poids, pourraient avoir, après plus d'un demi-siècle, leur contre-coup dans l'ancienne Confédération du Sud. Partout les esclaves affranchis refusent de travailler, s'organisent en bande de pillards, vivent de rapines, et portent la désolation, souvent la mort, au milieu de la population blanche. Pour repousser leurs attaques et sauver l'honneur des familles, on s'organise en gardes civiles : les citoyens, comme autrefois les Israélites, sont obligés de travailler la truelle d'une main et l'épée de l'autre. M. Johnson, vivement ému d'une pareille situation, a promis d'envoyer une force capable d'assurer, dans les différents États du Sud, le respect de la propriété et de la vie des populations blanches.

On se rappelle que la présidence du collège virginien de Lexington a été offerte au général Lee, qui l'a acceptée. La lettre par laquelle il déclare consentir à quitter sa retraite pour venir diriger l'éducation de la jeunesse du Sud vient d'être rendue publique. Elle est en tout conforme à la noblesse et à la hauteur de vue de celui qui l'a écrite. Entr'autres choses, le Général déclare qu'il est du devoir de tout bon citoyen, dans l'état actuel du pays, d'aider de tout son pouvoir à la restauration de la paix et de la bonne harmonie, et de n'apporter aucun obstacle, si léger qu'il soit, à la politique du gouvernement central ou local tendant à ce but. Il ajoute qu'il est surtout pénétré de cette vérité, que ceux qui sont chargés d'enseigner la jeunesse doivent montrer l'exemple de la soumission aux lois et à l'autorité. Quel noble et loyal soldat !

L'estime générale, pour ne pas dire l'admiration, dont jouit le général Lee dans le Sud, ne peut manquer d'attirer à l'université de Lexington une grande partie de la jeunesse méridionale, et les sentiments professés par cet illustre défenseur de l'indépendance, sentiments qu'il inculquera à ceux dont il dirigera l'éducation, sont un sûr garant de la tranquillité future des États-Unis, en même temps qu'une source de bienfaits et de prospérité pour le Sud.

Après les fêtes de Cherbourg et la magnifique hospitalité que leur a donnée la France, les marins anglais n'ont pas voulu rester en arrière de compliments et de politesse. La flotte française a donc été invitée à Portsmouth. L'escadre est arrivée le 29, et le soir même, l'amiral et les officiers ont dîné à bord de l'*Osborne*, en compagnie de Lord Somerset et des autres lords de l'amirauté. Le 30 a eu lieu l'inspection de l'arsenal et des principaux établissements du gouvernement, et le soir, banquet à bord du *Duc de Wellington*. Le 31, après avoir passé en revue les troupes de la garnison, les officiers français ont été traités par le lieutenant-général Sir George Butler, gouverneur de la garnison et commandant-en-chef du district. Les officiers furent ensuite les hôtes du maire, de la corporation et des habitants de Portsmouth. Le 1er septembre, il y a eu grand bal dans l'arsenal, et le lendemain l'escadre a quitté Spithead.

Ce spectacle de deux flottes puissantes, de deux puissantes nations amies, est diversement apprécié par les journaux français et anglais. Tandis qu'à Paris et dans toute la France, les feuilles, officielles ou non, sont dans l'enthousiasme, les journaux de Londres sont plus froids, plus réservés; quoique plusieurs fassent écho aux applaudissements des Parisiens, les réflexions du *Spectator* et du *Pall-Mall Gazette* sont rien moins que bienveillantes. Le *Spectator* est le corryphée d'un parti qui rêve l'alliance des peuples de race anglo-saxonne, c'est-à-dire une sorte de confédération de l'Angleterre avec les États-Unis, le Canada et l'Australie; pour lui, l'alliance française n'est que très-secondaire.

Quant au *Pall-Mall Gazette*, au milieu des festins héroïques de Cherbourg, elle se plaît à jouer le rôle de Thersita et se fait adresser par un soi-disant officier de marine, des lettres qui contrastent singulièrement avec la correspondance publiée par le *Constitutionnel*. Elle dit qu'en ce qui concerne les Anglais, "la fraternisation des escadres est uniquement un acte officiel de pure forme, de simple "civilité et rien de plus."

Nous savons le cas qu'il convient de faire de ces boutades de journalistes qui ont mal dormi et peut-être mal mangé ou mal digéré; non, nous ne pouvons croire que sous le brillant et généreux prétexte de l'hospitalité, on n'ait cherché qu'une occasion de tâter réciproquement ses forces respectives d'attaque et de défense. Quoiqu'il en soit, l'*humour* des feuilles anglaises dérangera probablement fort peu les vues de l'empereur.

Le royaume d'Italie est entré dans une nouvelle crise ministérielle: le général La Marmora va tenter l'épreuve des élections: le décret de disso-

lution du Parlement a été rendu dans la première semaine de septembre. Les collèges électoraux ont été immédiatement convoqués, et les élections doivent être complètement terminées avant la fin d'octobre. Aussitôt après, c'est-à-dire dès les premiers jours de novembre, la nouvelle Chambre et le Sénat seront convoqués au Palais-Vieux pour entendre le discours du trône; puis la Chambre vérifiera les pouvoirs de ses membres, et commencera, ainsi que le Sénat, les travaux de la deuxième législature du Parlement.

Pour obtenir des élections un triomphe plus facile, les ministres ont fait publier par M. Massino d'Azeglio une brochure qu'ils ont fait distribuer à plusieurs milliers d'exemplaires, dans les provinces. C'est ce qu'à Florence la presse officielle appelle un "splendide succès." Les esprits peuvent être épris, les consciences faussées par l'éloquence artificieuse de cette brochure, qui, du reste, recommande de ne plus dire: *Rome ou la mort*; mais nous doutons que le ministère du général La Marmora sorte plus fort de cette épreuve électorale, et voici nos raisons.

Les ministres de Victor-Emmanuel obtiendront sans doute une majorité peut-être respectable, sinon considérable. Tous les conseillers du roi d'Italie, depuis M. de Cavour, qui ne lâchait la bride ni aux électeurs ni aux députés, l'ont obtenue cette majorité; et cependant, malgré elle et à cause d'elle, les parlements ont été cassés tous les deux ans et généralement une fois l'an. Quelle en est la cause? Est-ce que les gouvernements forts par le nombre sont faibles par la force morale, par l'influence morale qu'ils exercent sur les esprits et sur les consciences? La raison se trouve dans la marche ascendante de la révolution, qui s'en va par bonds et par sauts s'ensevelir dans l'ignominie. Chaque parlement, élu sous l'influence des différents ministères qui se succèdent avec une rapidité lamentable, se trouve à la fin toujours trop conservateur pour les besoins et les aspirations de la révolution. De là, ces élections pour ainsi dire permanentes qui corrompent la nation italienne et avilissent son caractère.

On croyait que la cour de Florence était sincère lorsqu'elle entrait en négociation avec la cour de Rome, pour répondre aux vœux ardents du St. Père, affligé de la situation douloureuse des églises en Italie. C'était un scandale nouveau qui devait être bientôt suivi d'un autre encore plus monstrueux. Aujourd'hui, en vue des élections, les ministres du roi font de plus grandes concessions à la révolution. Car, d'un côté, le *Diretto* annonce que le gouvernement va publier une statistique des cor-

porations religieuses et le décret qui enlève l'instruction primaire aux séminaires, ordonnant que ces établissements cessent d'être des écoles d'enseignement public ; de l'autre côté, la *Nazione* affirme qu'il a été décidé que les processions religieuses ne pourraient plus avoir lieu dans les rues sans l'autorisation des autorités publiques, qui ont la faculté de les interdire. L'*Armonia* va plus loin : suivant elle, le nouveau garde-des-sceaux, M. Cortese, paraît "avoir pour programme la suppression de toutes les corporations religieuses." "La nomination de M. Cortese, ajoute l'*Italie*, est considérée par plusieurs journaux importants, par le *Perseveranza* entr'autres, comme une nouvelle garantie que le ministère ne suivra point une politique d'inertie et d'attente passive à l'égard des deux grandes questions de Rome et de Venise, mais qu'il continuera à poursuivre sans relâche la réalisation intégrale du programme national." Voilà qui est loin déjà de la brochure de M. d'Azeglio, commandée et chauffée par les ministres même ! Comment expliquer de telles infamies ; c'est le secret de Dieu.

A la question italienne se rattache, par le temps qui court, la question espagnole, qui est cousine de la question italienne. Le premier acte du ministère O'Donnell a été un démenti et un affront aux nobles traditions de son pays : il a reconnu tout simplement le royaume d'Italie. Mais il avait compté sans le sentiment populaire de la catholique Espagne. Les Cortès ont protesté, les évêques ont protesté et maintenant la grande voix du peuple proteste avec une éloquence qui aura de l'écho dans la chrétienté et brisera, sur l'heure, le ministère auteur de cette honte.

Le *Pinsomiento* exhorte énergiquement les catholiques à agir ; il leur montre que l'énergie des hommes de bien, des gens religieux, a été jusqu'à présent le plus puissant auxiliaire de la révolution et a mis l'Espagne au bord de l'abîme.

Que peut-on espérer d'un tel état de choses ? se demande un autre organe de l'opinion publique. Que peut-on espérer d'un pareil état d'indifférence religieuse ? L'Union libérale connaît parfaitement le terrain qu'elle foule. Pour braver le sentiment religieux de la nation, elle a moins compté sur ses forces que sur l'apatnie des catholiques. Si, devant les preuves publiques et multipliées de la corruption de l'enseignement universitaire, les catholiques eussent été moins égoïstes et plus zélés pour la religion qu'ils professent, ils auraient employé sans cesse les moyens légaux pour obtenir ce qu'ils ont le droit de réclamer tant que les lois actuelles de l'Espagne subsisteront, et certes ils ne se verraient pas aujourd'hui moqués par cette poignée d'hommes ambi-

tieux qui n'ont osé les attaquer dans ce qu'ils ont de plus cher que parce qu'ils comptaient sur leur indulgence.

"Contre cette minorité se trouve tout le reste de la nation. Jusqu'ici nos adversaires pouvaient avoir l'appui de quelques catholiques libéraux de bonne foi ; aujourd'hui, ce n'est plus possible, les camps sont officiellement séparés. Ou avec les principes de 1789, ou avec l'Encyclique de 1864 ; ou libéraux, ou catholiques.

"Vivons donc comme catholiques, soyons soumis et obéissants aux autorités, mais gardons-nous de rien négliger, dans la sphère légale, qui puisse tourner à l'avantage du catholicisme. Hier, nous avons adressé à la Reine nos respectueuses observations ; aujourd'hui, nous manifestons à Pie IX notre complète soumission et notre profond amour ; demain, il faudra faire autre chose ; et aujourd'hui, demain et toujours, nous nous tiendrons sur nos gardes et disposés à lutter contre nos ennemis, dans la forme légale qui conviendra le mieux, bien persuadés que le jour où les libéraux seront convaincus de notre résolution formelle et décisive de les combattre, ils nous priveront du plaisir de les mettre en déroute, en abandonnant le champ aux catholiques ou, ce qui est la même chose, en laissant l'Espagne au pouvoir des Espagnols."

Puisse ce jour arriver bientôt et pour la grandeur de l'Espagne et pour l'édification de la civilisation chrétienne !

Plaçons maintenant entre l'Espagne et l'Italie un mot sur l'Autriche et la Prusse, qui, comme se le rappellent nos lecteurs, se regardent d'un assez mauvais œil.

L'entrevue des deux souverains à Gastein et à Saltsbourg n'a produit ni la paix ni la guerre. Les Allemands s'entendent difficilement soit pour se battre soit pour se réconcilier. François-Joseph en est venu pourtant à un simulacre de convention avec Frédéric-Guillaume. Les esprits en Allemagne sont très-partagés sur le mérite de ce traité.

Dans la situation où elle se trouvait précisément, observe la *Morgen Post* de Vienne, l'Autriche était hors d'état de s'engager, à cause des duchés, dans un conflit sérieux ou même dans une guerre contre la Prusse ; tout ce qu'elle pouvait faire, c'était d'empêcher que la Prusse n'exploitât la situation pour nous déborder d'une manière irréparable. Ce but paraît avoir été atteint.

Le même journal ajoute : "L'exubérance subite des sentiments fédéraux de la Prusse et toutes les belles choses qui doivent être accordées à la nation allemande, la flotte allemande, le port fédéral, la force fédérale ne nous inspirent pas aujourd'hui un

seul degré de confiance de plus qu'elles ne nous en inspiraient hier et ne nous en inspireraient demain.

La Prusse, représentée par M. de Bismark, ne connaîtra d'autre flotte que celle commandée par elle; d'autre port fédéral que celui où ses vaisseaux feront sentinelle; de nouvelle forteresse fédérale que celle dont elle aura les clefs entre les mains. Si les choses viennent à être discutées sérieusement tôt ou tard, la manière de voir de la Prusse apparaîtra au grand jour. Mais l'Autriche gagne du temps par la convention de Gastein, afin de préparer ses résolutions futures relatives aux duchés, et il est probable qu'elle utilisera ce temps de la façon la plus convenable à ses intérêts et à ceux du peuple qu'elle patronne.

L'*Ost-Deutsche Post* le prend sur un ton plus vif et plus accentué. "C'est aujourd'hui, dit-il, que nous cédon notre condominium sur le Lauenbourg contre argent comptant, demain on proposera le même expédient pour les deux autres duchés sur lesquels l'Autriche a un droit de copossession! Sans doute il y aura assez de gens qui prôneront cet expédient comme le meilleur et le plus pratique, mais le crédit de l'État en augmentera-t-il? Nous ne parlons pas du crédit qui se cote à la Bourse, mais de ce crédit impossible à taxer, la considération qu'un État acquiert ou perd par sa conduite parmi les peuples et les gouvernements. On commence en petit, mais la brèche une fois faite, les grosses affaires suivent bientôt.

"Si nous commençons par céder le Lauenbourg contre des florins et des kreutzers, le Holstein, puis le Slesvig viendront à la suite, et pourquoi, à l'exemple de la Prusse, l'une ou l'autre des puissances européennes ne se permettrait-elle pas de nous demander contre cet argent comptant l'abandon de quelque autre titre de possession? Pourrons-nous alors repousser, comme par le passé, des prétentions ignominieuses avec la même indignation? Que le Lauenbourg reste à la Prusse, nous n'avons rien à dire contre. Mais l'Autriche ne doit pas accepter de paiement en retour! Plutôt aucune sorte d'indemnité que celle qui mine notre considération et qui rend plus sérieuse encore l'acquisition opérée par la Prusse."

La *Nouvelle presse libre* dit clairement ce que l'*Ost-Deutsche Post* laisse seulement entendre à propos de l'indemnité pécuniaire :

"La stipulation qui nous semble la plus grave dans la convention, au point de vue autrichien, c'est la renonciation au Lauenbourg, moyennant une indemnité pécuniaire. Nous n'avons ici en vue que le principe que notre gouvernement a défendu jusqu'ici avec la plus grande énergie dans les questions territoriales, et d'après lequel des droits acquis

par des traités sont inaliénables et ne peuvent être remis en question que par des défaites éprouvées sur le champ de bataille. Nous pouvons perdre la Lombardie par une guerre malheureuse, mais jamais la vendre, voilà ce qu'ont répété à satiété les organes officiels et officieux, sitôt qu'on parlait d'arranger des questions territoriales par des transactions financières.

"Le Lauenbourg étant cédé contre de l'argent, il paraît donc qu'avec le nouveau ministère de nouveaux principes ont surgi dans la politique territoriale autrichienne, et qu'on va commencer la décentralisation sur le terrain qui la comporte le moins.

"Nous considérons cette opération financière du Lauenbourg comme une affaire mauvaise qui pourra avoir de graves conséquences. L'Autriche aurait pu renoncer gratuitement au Lauenbourg en faveur de la Prusse. Mais accepter pour cela une indemnité pécuniaire, constitue, suivant nous, une grave faute politique.

"En France, en Angleterre et en Italie, une très-estimable partie de l'opinion publique est d'avis que l'Autriche devrait vendre Venise à l'Italie à un prix suffisant, puisqu'elle se débarrasserait, de cette manière, d'une possession qui, dans toutes les circonstances, constituera pour elle un embarras et qu'elle y trouverait, en même temps, un moyen de mettre de l'ordre dans ses finances.

"Nous avons constamment repoussé de telles propositions comme contraires à l'honneur, et nous sommes d'avis qu'on ne peut faire d'offres pareilles qu'à des États faibles, et qu'un État qui commence à vendre son territoire s'abandonne lui-même.

"La partie de la convention de Gastein relative au Lauenbourg nous apprend que notre point de vue a vieilli et est bien dépassé par celui des néo-conservateurs autrichiens et prussiens. Les publicistes anglais, français et italiens ne manqueront pas de tirer la morale de cette histoire du Lauenbourg, et nous les entendons déjà calculer ce que peut valoir la Venetie, le Lauenbourg ayant été cédé pour deux ou trois millions de thalers."

Nous ne sommes point parmi ces publicistes sympathiques à l'Italie dont parle la *Nouvelle Presse libre*; mais nous estimons trop haut le patriotisme pour ne pas respecter les scrupules infiniment honorables de la presse autrichienne.

La correspondance Bullier résume ainsi la situation morale à Vienne: "Les patriotes autrichiens de toutes les classes de la société sont en deuil. Ils regardent la convention de Gastein comme un Solférino allemand."

Le *Moniteur* français, de son côté, examinant la

situation, exprime l'espoir que rien de définitif n'a encore été arrêté entre l'Autriche et la Prusse ; car il peut arriver telle éventualité où l'Autriche serait l'alliée naturelle de l'Angleterre et de la France.

Sur ce, que nos lecteurs interrogent le sphynx et lui arrachent une réponse ?

Après les évolutions du camp des Châlons, l'empereur Napoléon a voulu revoir les lieux qui lui ont donné asile durant les mauvais jours de l'exil : il a visité la Suisse en compagnie de l'impératrice, dont l'âme tendre et bienfaisante ne sert qu'à relever encore l'éclat d'une couronne glorieuse et les traits lumineux d'un génie fécond en bonnes œuvres. Les journaux de la Suisse nous parlent avec enthousiasme de ces deux augustes personnages.

Il se confirme, dit le *Bund* de Berne, que ni le ministre de Suisse à Paris, ni le ministre de France à Berne, n'avaient la moindre connaissance de l'intention de l'empereur Napoléon de visiter Arenenberg. C'est à cause de cet incognito absolu que le Conseil fédéral n'a pas cru convenable de faire, vis-à-vis de l'empereur, des démarches quelconques. Les personnes envoyées par le gouvernement de Thurgovie n'avaient également aucun caractère politique. Du reste, les deux envoyés reçurent de l'empereur l'accueil le plus cordial, et il a reçu de même ou invité un certain nombre de ses anciens amis. Il avait l'intention d'aller passer, lundi, avec l'impératrice, quelques heures à Lucerne. Dimanche, il a fait, sur le bateau *Arenenberg*, une promenade sur le lac de Constance jusqu'à Schaffhouse, où le gouvernement le fit saluer par une députation.

« Nous apprenons subsidiairement que l'empereur, pendant son séjour à Arenenberg, a visité le village de Mannenbach et ensuite les plus beaux points de la contrée et le château de Wolfsberg. L'empereur avait plaisir à rechercher ses bons et vieux voisins et à leur serrer la main en s'entretenant amicalement avec eux. A Salenstein, il entra dans la maison du conseiller municipal Kutterli pour lui souhaiter le bonjour. A une vieille femme de Salenstein qu'il avait reconnue, l'empereur adressa la parole : Eh oui ! répondit la bonne vieille, je vous reconnais bien ; mais vous avez tout de même un peu vieilli.

« La réception faite aux chanteurs de Steckborn fut très-aimable. L'impératrice fut charmée du chant de l'un des jeunes gens qui exécutait parfaitement des roulades tyroliennes. D'après son désir, il répéta ce chant trois fois ; on invita ensuite les chanteurs à se rendre dans la salle du château, où l'impératrice prit une part active à la conversation et où l'empereur remplissait lui-même les coupes

de champagne. La garde nationale, qui s'était réunie dans ce but à Salenstein, monta la garde au château.»

Le 21 août, à 5 heures du soir, ajoute la *Gazette de Lucerne*, l'empereur Napoléon et l'impératrice Eugénie sont arrivés ici par un train express de Zurich. Une grande foule les attendait à leur arrivée, et les salua avec enthousiasme. L'empereur et l'impératrice répondirent amicalement à ces saluts. Ils traversèrent la ville en simples voitures de place et se rendirent à l'hôtel du Schweitzerhof. Ils visitèrent ensuite à pied le célèbre lion monumental.

Enfin, selon le *Mercur de Souabe*, depuis que l'empereur Napoléon est à Arenenberg, tous les vapeurs du Rhin qui passent sur le lac Constance le saluent en hissant leur pavillon et en tirant des coups de canon.

Depuis, l'empereur est retourné à Fontainebleau aux acclamations de toute la France.

## BULLETIN RELIGIEUX.

### MÉLANGES.

Nous avons des nouvelles de Mgr. de Montréal, du 25 août. A cette époque le pieux évêque était à Paris, en bonne santé, et avait rencontré dans cette capitale MM. Baby, Hudon, Lafricain et Roy, jeunes Canadiens de Montréal. Sa Grandeur devait partir le 18 pour la Belgique, et se proposait de visiter ensuite la ville éternelle, une seconde fois, avant de s'embarquer pour son diocèse.

\* \* \*

Le sermon prêché à Notre-Dame de Montréal, le 3 septembre par le Rév. Père Kajsiewicz au profit des missions pour les Polonais en exil, a été un vrai succès. L'illustre prédicateur a raconté sur sa malheureuse patrie des traits touchants qui ont arraché des larmes à son auditoire. Voici comme il a décrit la nation polonaise :

« La Pologne, mes frères, la nation la plus avancée par sa position géographique vers le Nord et l'Orient de l'Europe catholique, lui servait de boulevard, de rempart, et c'est pour cela qu'elle était appelée par le St. Siège : *Antemurale Christianitatis*, le fort avancé de la chrétienté. Semblable à ces constructions qui protègent les ponts contre la masse des glaces, au moment des débâcles, la Pologne recevait le premier choc de ces hordes qui menaçaient l'unité politique et religieuse de l'Europe. Celle-ci étudiait, labourait, édifiait ; la Pologne, toujours à cheval, veillait pour elle.

« Dans nos grandes plaines, on voit des longues lignes de monticules : ce sont les tombeaux des anciens combattants, reposant désormais en paix. Nos chroniqueurs comptent jusqu'à mille batailles et combats livrés contre les infidèles seulement. Aussi, il n'est pas étonnant ce qu'ils rapportent, que lorsqu'une ambassade polonaise demandait des reliques au Saint-Siège, le Pape Paul IV leur a répondu : A quoi bon ? prenez une

poignée de la terre de votre pays, serrez-la, il en sortira du sang, c'est le sang versé pour la défense de la chrétienté : n'est-ce pas une relique ?”

\*\*\*

Dimanche dernier a eu lieu à Notre-Dame, la bénédiction de trois magnifiques statues, d'une grandeur colossale, destinées à orner la façade de la noble basilique. Ce sont les statues de la Ste. Vierge, patronne de Ville-Marie, de St. Joseph et de St. Jean-Baptiste. La bénédiction a été faite par M. le grand-vicaire Truteau, administrateur du diocèse ; le vénérable M. Billaudèle a fait, avec cette éloquence du cœur que tous les catholiques lui connaissent, le sermon de circonstance. Nos sociétés religieuses et nationales se sont fait un devoir d'assister à cette intéressante cérémonie. L'église richement ordonnée et tapissée de drapeaux, aux différentes couleurs, présentait un coup-d'œil enchanteur et recueilli.

\*\*\*

On sait avec quelle splendeur la France tout entière a célébré la fête de l'Empereur, le 15 août dernier. A Rome, c'était la fête de l'Assomption de la Ste. Vierge que l'on célébrait avec non moins de pompe et de splendeur. En l'absence du Souverain-Pontife qui était à Castel-Gandolfo, le sacré collège a tenu chapelle cardinalice, dans la basilique de Ste. Marie-Majeure, où la messe solennelle du jour a été pontifiée par Son Eminence le cardinal Patrizzi, archi-prêtre de cette église. Ce jour, les cardinaux ont également assisté aux vêpres, qui ont été chantés avec beaucoup d'éclat dans la splendide et incomparable chapelle Borghèse. La foule des fidèles a été grande toute la journée, et particulièrement au moment des cérémonies. La dévotion des Romains pour la Madone est connue de tout le monde, et l'on voit qu'ils ne reculent devant aucun sacrifice pour célébrer ses fêtes. Aussi, pendant deux jours, les Madones des rues et des maisons ont été brillamment illuminées en l'honneur de la Ste. Vierge.

\*\*\*

Pendant que ces belles cérémonies se passaient à Rome, la ville des grandes choses, le Souverain-Pontife célébrait le Saint Sacrifice dans l'église paroissiale de Castel-Gandolfo, où il a distribué la sainte communion à un grand nombre de personnes. Vers midi, Sa Sainteté, revêtue des habits pontificaux et la tiare en tête, s'est rendue au grand balcon du Palais, accompagnée du cardinal Altieri, évêque d'Albano, des cardinaux de Villecour, di Pietro et de Luca ; et de là, Elle a donné la bénédiction solennelle à la multitude accourue de tous les pays environnants et remplissant la place et les rues qui s'étendent au devant du palais. Durant toute la journée, la petite ville de Castel-Gandolfo a été en fête, et les habitants ont témoigné de mille manières leur bonheur de posséder au milieu d'eux leur Souverain bien-aimé. Le bataillon des zouaves pontificaux s'est empressé de mettre son excellente musique à la disposition de la municipalité. Aussi durant la soirée, les plus ravissantes symphonies sont-elles venues embellir la fête et animer d'une vie particulière l'allégresse générale. Heureuse ville !

\*\*\*

Il est temps, en effet, que cette situation tendue ait

une solution, qui ne peut tourner qu'à la gloire de l'Église. La position de cette mère de toute civilisation et de toute liberté sur la terre, est très-lamentable dans le Piémont proprement dit surtout. Il ne reste plus sur leur siège que cinq évêques pour une population de plus de trois millions d'âmes. La mort, l'exil et la prison ont fait disparaître les autres et plongé plusieurs diocèses dans un deuil profond. Et cette révolution, coupable de tant de crimes et contre les lois et contre les peuples et contre la religion, a inscrit sur son drapeau cette devise célèbre : *L'Église libre dans un État libre !*

\*\*\*

On sait que c'est la France et l'Italie qui fournissent le plus de missionnaires aux contrées infidèles. Le nombre de ces apôtres est de 2651 prêtres ou religieux, dont 41 sont revêtus de l'épiscopat.

\*\*\*

Le catholicisme compte à Londres, la Rome du protestantisme, 117 églises et 48 couvents. Aux États-Unis, il y a 48 sièges épiscopaux divisés en sept provinces ecclésiastiques, 2,500 prêtres et cinq millions de catholiques. Les principaux généraux qui ont fait avec tant d'éclat la dernière guerre sont catholiques.

\*\*\*

Les lettres de Chine signalent le progrès du catholicisme dans ce pays. On parle de deux provinces entières qui sont sur le point d'embrasser la religion catholique. Dix Pères Jésuites sont partis pour se rendre sur les lieux.

\*\*\*

Il n'est pas, sans doute, sans intérêt pour nos lecteurs de connaître le nombre approximatif actuel des catholiques romains qu'il y a dans le monde entier. La *Civiltà cattolica* de Rome a publié dernièrement un article très-important à ce sujet dont nous ferons notre profit. D'après des statistiques récentes, le chiffre total de la population catholique du globe n'excéderait pas 150 millions. Mais le journal cité plus haut le trouve au-dessous de la vérité, et il croit pouvoir l'estimer à environ 208 millions, répartis comme suit :

Europe.....	147,194,000
Asie et Océanie.....	9,666,000
Afrique.....	4,071,000
Amérique.....	46,970,000

Total..... 207,901,000

Maintenant, en évaluant la population totale du globe au chiffre de 840 millions, les diverses religions peuvent se répartir comme suit :

Église catholique.....	208,000,000
Église orientale.....	70,000,000
Protestantisme.....	66,000,000
Judaïsme.....	4,000,000
Islamisme.....	100,000,000
Brahmisme.....	60,000,000
Boudisme.....	180,000,000
Autres religions.....	152,000,000

Total..... 840,000,000



\*\*\*  
Le *Tablet*, journal catholique qui se publie à New-York, donne de son côté des chiffres pour démontrer les progrès faits par l'église catholique, le dernier quart de siècle. Il prend sa base de calcul en Angleterre et en Hollande. Les progrès signalés sont très-remarquables ; mais c'est surtout aux États-Unis qu'ils ont été satisfaisants et honorables pour l'église catholique. Le *Tablet* donne ici un tableau comparatif des années 1808 et 1857. Un simple coup d'œil suffira au lecteur pour reconnaître le progrès opéré.

Année	Diocèses	Vic. apost.	Évê.	Prêtres.
1808	1	0	2	68
1857	41	2	36	1872

Année	Églises	Collèges	Couvents.
1808	80	4	2
1857	2882	29	134

Le nombre des prêtres missionnaires envoyés de Rome, en 1864, s'élève à 2,055.

\*\*\*  
Madame Fould, épouse du ministre des finances de l'Empereur, et madame Duruy, épouse du ministre de l'Instruction publique, viennent de se convertir au catholicisme. La première était née dans la religion juïdique, la seconde était protestante. D'un autre côté, la fille aînée du premier Lord d'Angleterre est entrée aux Carmélites de Paris.

\*\*\*  
On va élever une statue monumentale à Annecy en l'honneur de St. François de Sales. La ville de Chambéry en a inauguré un, le 15 août, au célèbre juriconsulte savoisien Antoine Favre, l'ami intime du saint évêque de Genève. Voilà deux noms que la postérité ne peut plus désunir, ni dans l'éclat des vertus pratiquées en commun, ni dans l'admiration des peuples.

\*\*\*  
Un rapport médical, produit devant les tribunaux anglais à propos d'un cas d'infanticide, contient des chiffres effrayants. D'après ce rapport, il n'y aurait, à Londres, pas moins de DOUZE MILLE MÈRES qui ont tué leurs enfants. Qu'on nous vante, après cela, l'influence morale du protestantisme sur les peuples !

\*\*\*  
La ville de Dijon fait actuellement restaurer, pour la rendre au culte, l'église de St. Jean, où fut baptisé Bossuet. A Athènes, Mgr. Albert, évêque de Ségua, a inauguré les travaux de construction d'une cathédrale CATHOLIQUE en l'honneur de St. Denis, l'arceopagite.

\*\*\*  
Lady Herbert, femme d'un des premiers ministres de Sa Majesté britannique, vient de se convertir au catholicisme. Cette conquête précieuse n'est pas la seule que fasse le catholicisme en Angleterre. Les Pères Oblats seuls, depuis leur établissement dans l'ancien *Ile des Saints*, ont ramené à la foi plus de 3000 protestants. Et aujourd'hui les catholiques anglais sont occupés, au moyen de souscriptions, à bâtir, en l'honneur de St. Nicolas, patron du Cardinal Wiseman, une cathédrale catholique qui coûtera plus de six millions de louis.

\*\*\*  
Un décret de l'empereur Napoléon a décidé qu'il serait élevé une statue au célèbre médecin français Dupuytren, né à Pierre-Buffière, département de la Haute-Vienne. La *France* publie les premières souscriptions, qui s'élèvent déjà à une forte somme.

\*\*\*  
Une compagnie française offre d'établir un câble transatlantique de St. Nazaire, près de Nantes, à la Vera-Cruz, Mexique.

\*\*\*  
Un Américain a fait construire un ballon plus grand que le *Géant*. C'est un vaisseau aérien muni d'appareils d'ascension, de descente et de direction ; il mesure 387 pieds cubes de gaz ; il peut supporter 22 tonnes de poids. L'inventeur, M. Lowe, pour son coup d'essai, se propose de traverser l'océan Atlantique, en cinquante ou soixante heures au plus. Bon voyage, et heureux retour !

\*\*\*  
On vient de découvrir à Pompéi, près du temple de Junon, une maison appartenant sans doute à quelque millionnaire du temps, car les meubles sont en ivoire, en bronze et en marbres. Les lits du *triclinium* surtout sont d'une richesse extrême ; le parquet est une immense mosaïque fort bien conservée par parties, et dans le milieu elle représente une table qui paraît servir pour un grand dîner. Au centre de la table, sur un plateau, on voit un superbe paon, ayant la queue déployée, dos à dos d'un autre oiseau, couvert également d'un très-beau plumage.

Autour d'eux sont rangés des hommes dont l'un tient dans ses immenses pinces un œuf bleu ; le second, une huître qui paraît friassée, car elle est couverte de fines herbes ; le troisième, un rat farci ; le quatrième, un petit vase rempli de sauterelles grillées. Ensuite est une rangée de plats de poissons entremêlés de plats de perdrix, de lièvres, d'écurcuis, qui tiennent, tous, leurs têtes entre leurs pattes. Après cela vient une rangée circulaire de saucissons sous toutes les formes, doublée d'un rang d'œufs, d'huîtres et de pêches, de cerises et de petits melons enfermés à leur tour dans un rang de légumes et de fruits divers.

Les murs de ce *triclinium* sont couverts de peintures à fresque. Ce sont des oiseaux, des fruits, des fleurs, des gibiers, des poissons de toutes sortes, le tout entremêlé de dessins qui lui donnent une bizarrerie et un charme qu'on ne saurait dépeindre.

Sur la table, en bois très rare, ciselé et incrusté d'or, de marbre, de tapis Lazzuli, étaient posées des amphores contenant encore du vin et quelques gouttes en onyx.

\*\*\*  
Le docte Athénée, qui vivait il y a 1840 ans, prétend que l'on peut regarder le citron comme un antidote souverain contre la piqûre des vipères et des serpents venimeux. Il cite l'exemple de deux hommes qui furent un jour condamnés, en Egypte, à être piqués par des aspics et autres reptiles venimeux. En allant au supplice, l'un des deux mangea un citron que lui avait donné un cabaretier, et le poison ne l'atteignit

pas; l'autre mourut aussitôt. On répéta la même opération devant le juge, et le même phénomène se reproduisit.

En 1863, le citron a guéri la piqûre d'une vipère, bien que l'enflure eût déjà gagné le corps du malade. En 1864, à Nîmes, le citron a guéri un charbon provenant de la piqûre d'une grosse mouche. Il est bon que l'on sache que les boutons charbonneux ont leur extrémité noire ou couleur de cendre, et sont entourés d'un cercle rouge, noir ou violet.

Observation : il faut manger le citron avec son écorce, dès que le charbon ou l'enflure apparaît.

La mort vient d'enlever au Petit Séminaire de Ste. Thérèse un de ses élèves les plus distingués, Joseph Mignault, fils de M. Jos. Mignault, médecin, de la paroisse St. Augustin.

Il a succombé le 9 septembre, à la fin de ses vacances de rhétorique, miné par une fièvre cruelle qui en trois semaines l'a conduit au tombeau.

Il emporte en mourant les regrets de ses supérieurs et de ses confrères qui, pendant six années, ont été témoins de sa conduite vertueuse et de ses brillants succès. Tous ceux qui l'ont connu ne peuvent se défendre d'un profond sentiment de tristesse en voyant expirer à dix-huit ans un jeune homme dont les qualités du cœur et de l'esprit faisaient si bien présager pour l'avenir. Il faisait la joie de nos jeux et l'ornement de nos réunions littéraires; son caractère doux et candide lui avait concilié l'affection de tous ses condisciples; il eut des rivaux, mais il n'eut jamais d'ennemis ni d'ennemis; jamais on n'entendit de sa bouche une parole d'aigreur ou de mépris; en tout temps le même, nous voyions toujours la bonté de son âme sur sa figure douce et sereine.

Fallait-il donc le voir disparaître sitôt du milieu de nous! Hélas! nous ne nous attendions guère à ce triste événement, lorsque, le 6 juillet dernier, nous le voyions gravir les degrés du théâtre au bruit des applaudissements de ses confrères, ployant presque sous le poids de ses lauriers. Il n'y a encore que quelques jours, il était plein de fraîcheur et de gaieté, et déjà nous l'avons vu descendre dans la tombe.

Cependant, il est une pensée qui peut nous consoler: c'est qu'une sainte mort est venue couronner sa trop courte existence, et qu'elle lui a permis, nous pouvons l'espérer, d'aller ceindre dans les cieux une couronne plus brillante et plus durable que les couronnes de la terre.

UN CONFRÈRE.

Séminaire de Ste. Thérèse, 11 sept. 1865.

## LE CHEMIN DU BONHEUR.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>

#### A TRAVERS CHAMPS.

Quand on suit la route de Saumur à Thouars, et qu'après avoir dépassé le bourg de Montreuil, on quitte la grande voie pavée pour s'engager sur la gauche, on rencontre un chemin de traverse qui s'étend à quelques lieues au delà, longeant alternativement des champs cultivés et de longues bandes de bruyères incultes. Le

pays, aux alentours de ce chemin, n'est ni très-riant, ni très-peuplé, et, seulement à de rares intervalles, on voit s'élever à l'horizon la fumée de quelques chaumières éparses sur la lande, et abritées de maigres taillis. Tout espoir de rencontrer un gîte ne vous est pas pourtant ravi, car après avoir parcouru pendant trois quarts d'heure environ le sentier désert et inconnu, vous arrivez à une chétive auberge, il est vrai, sous son toit de tuiles moussues, mais toujours restaurant pour le voyageur fatigué, qui salue avec plaisir la perspective d'une omelette et d'une bouteille de petit vin d'Anjou. C'était sur le seuil de cette auberge que se tenait l'hôte lui-même, une après-midi de septembre 185\*. Le dos appuyé au montant de la porte, les bras croisés, la tête penchée sous son gros bonnet de laine bleue, il écoutait tristement le sifflement du vent dans la branche de houx balancée au-dessous de sa tête, et paraissait examiner les fâcheux effets de l'isolement sur l'esprit de l'homme en général, et sur l'humeur des aubergistes en particulier. C'est qu'aussi la solitude était morne, et le silence désespérant; au dehors, ni chant d'aloquette habillarde, ni cri saccadé du grillon, au dedans, pas de ces voix bruyantes qui s'élèvent si joyeusement autour d'un broc de vin, pas de crépitement du beurre et du iard dans la poêle à frire, pas même le pétilllement contenu des sarments atteints par la flammé. La salle était sans convives, la cuisine sans feu, la campagne sans voix. Or, il suffisait des deux premières causes pour que l'aubergiste fût aussi sombre que son fourneau, aussi muet que la nature.

Soudain un bruit de roues, à peine distinct encore, se fit entendre sur le chemin, venant du côté de Saumur. L'hôte releva vivement la tête en imprimant une brusque oscillation au gland de son bonnet, et tendit l'œil et l'oreille dans la direction où le son s'était fait entendre. En connaisseur expert, il eut bientôt reconnu que le véhicule qui s'approchait n'était ni une pesante charrette, ni le chariot criard d'un paysan; la voiture paraissait rouler légèrement et vite: c'était peut-être le cabriolet du notaire de Montreuil; peut-être la calèche d'un propriétaire des environs. Il y avait là l'espoir de fournir une rasade au conducteur ou un picotin d'avoine au cheval. L'hôte se rasséréna et attendit. Bientôt la voiture arriva à une distance qui permettait de l'apercevoir entièrement. Ce n'était ni un lourd cabriolet de campagne, ni une élégante calèche de maître; mais une de ces voitures de louage, tenant le milieu entre la carriole et le tilbury, et que la personne qui l'occupait avait probablement louée à la ville voisine pour les besoins du moment. Le véhicule s'arrêta en face de l'auberge, juste au-dessous de la branche de houx, et le voyageur demanda à l'hôte: "Y a-t-il encore loin d'ici au château de la Tourmelière?"

—Dun! vous en auriez bien pour trois heures en temps ordinaire; mais l'orage d'il y a deux jours a tant gâté les chemins, qu'il vous faudra tourner sur la gauche pour passer la rivière au gué de Thoué. Ça sera encore une petite rallonge de trois heures.

—Il en est quatre maintenant, dit le voyageur après avoir consulté sa montre, il sera donc trop tard pour m'engager dans des chemins que je ne connais pas, surtout sur un gué où je pourrais rencontrer quelque mésaventure. N'allons pas faire naufrage en touchant au port. Pouvez-vous me donner un lit, mon brave?

—Et un bon encore! Pour quant au souper, mon-

sieur n'aura qu'à choisir. Des œufs tout frais, du jambon, du lard, du fromage de Parthenay, un canard même, si monsieur le désire, et un vin ! oh ! un vin ! blanc et mousseux, et fort ! du Champagne, quoi !

Pendant cette allocution en forme de prospectus, le voyageur avait sauté à terre, payé le conducteur et déposé sur le seuil sa malle de cuir à plaque de métal ciselé. Si nous sommes curieux d'apprendre le nom de ce nouveau personnage, nous pouvons, par dessus son épaule, jeter un coup d'œil sur la malle en question ; nous y lirons le nom d'Albert Maueroix. Signalement du dit Albert Maueroix : vingt-quatre ans environ, blond, svelto, gracieux, avec des yeux bruns et un fin sourire. Costume : vêtement gris, de chasse ou de voyage, nuance délicate, feutre de même couleur, cravate bleue, gants de Suède et lorgnon d'écaille. C'était, me direz-vous, une tenue un peu trop soignée pour venir briller à l'auberge de la Branche-de-Houx, au milieu des landes de Montrouil, mais vous avez vu par la première question du voyageur, qu'au fond de ses pensées il y avait un château, et dans ce château nécessairement des dames, et qu'on ne pouvait pas se présenter à elles en chapeau Gibus et en paletot marron. C'est qu'il est partout, notre Paris splendide, exigeant, fantasque, avec la vanité de ses modes capricieuses et de ses usages tyranniques ; et quand nous croyons lui avoir dit adieu, de la butte Montmartre ou des hauteurs de Saint-Cloud, nous le retrouvons, soudain, derrière les dolmens de la Bretagne, ou sous les glaciers des Pyrénées, dans le sourire narquois d'une Parisienne qui s'étonne de notre coiffure surannée ou de notre nœud de cravate oublié depuis trois mois.

Mais, quoique Albert Maueroix fut vêtu comme le voulait la mode la plus nouvelle, il n'en était pas plus fier pour cela. Il s'était assis sur le banc de bois, à la porte, et avait commencé la conversation avec l'hôte du lieu, en balançant négligemment son lorgnon au bout de ses doigts. Puis il était entré dans l'auberge et y avait curieusement examiné quelques images de saints populaires, riches de ton et hautes en couleur, qui ornaient les murailles en compagnie d'un plâtre de Napoléon I<sup>er</sup>. Mais toutes ces occupations n'étaient pas des plus divertissantes, et Albert pensa bientôt à en chercher une autre pour faire passer les heures qui le séparaient encore de son souper et de son lit.

“ Je n'ai pas d'appétit, pensa-t-il, cette carriole maudite m'a engourdi les jambes ; si j'allais faire une promenade dans les champs ? ” Et il ajouta en se tournant vers l'aubergiste : “ Ainsi c'est entendu, mon brave, demain à neuf heures, j'aurai un cheval pour me mener jusqu'à la Tourmelière, où vous me ferez passer ma malle ; pour aujourd'hui, mon souper à huit heures. En attendant, je vais me promener un peu, du côté de ce bouquet d'arbres que j'aperçois là-bas. ” Et là-dessus, il descendit les marches de pierre et s'éloigna, fredonnant un thème de *Rigoletto*.

Le paysage était un peu désert pour un habitué des boulevards de Paris, mais il ne manquait ni de caractère, ni de charme mélancolique. La lande, relevée çà et là par des ondulations presque insensibles, était sous les pieds du jeune promeneur ses bruyères au feuillage grisâtre encore parsemé de petites fleurs lilas ou rose pâle. Parfois de hautes tiges d'ajones se dressaient, raides et dures, ouvrant leurs calices jaunes sous les derniers rayons de lumière du jour tombant. Quelques

haies maigres et effeuillées, des touffes de houx au feuillage sombre, tranchaient à de rares intervalles l'uniformité de cet horizon. Parfois s'élevait dans le silence du crépuscule, le cri mélancolique du vanneau ou l'appel strident du râle des genêts, annonçant à sa couvée que le soleil se couchait et que le moment était venu de se peletonner dans le buisson pour y dormir. À l'horizon, une large bande orange et pourpre dorait toute une partie des nuages et colorait, comme le reflet d'un incendie, le lointain perdu de la bruyère. Du côté opposé, le ciel avait revêtu le bleu sombre de la nuit qui s'approche, et dans cette demi-obscurité, brillant déjà comme une étoile, la vitre éclairée de l'auberge du Houx scintillait faiblement à l'horizon.

Albert marchait toujours absorbé par la contemplation d'une nature pour lui si nouvelle, et si seraine aussi. Il se sentait encore un peu de poésie dans l'âme (disons, pour l'excuser, qu'il n'avait pas vingt-quatre ans), et cette soif de l'idéal, cet amour du beau et du vrai n'étaient peut-être pas tout à fait assouvis par les plus brillantes promenades au bois ni par les bruyants soupers chez Tortoni. En ce moment il oubliait même le maigre canard rôtissant devant lâtre de l'auberge. Et pourtant des vapeurs flottantes commençaient à obscurcir les dernières clartés du jour expirant.

Il ne sentait même pas l'humidité froide et malsaine qui régnait sur la lande après le soleil couché. Tout à coup, cependant, il remarqua le brouillard. Cela se conçoit. Une brume épaisse et blanchâtre s'était élevée soudain des grands marais qui, d'un côté, bordaient la lande ; le vent du soir l'avait chassée sur la grande plaine sans abri et la déroulait comme un vaste manteau de vapeurs au-dessus des haies et des bruyères, enveloppant chaque arbuste, chaque branche pour ainsi dire, de ses flocons humides et légers. Or, Albert se trouva environné, comme le reste, de cette atmosphère opaque, à travers laquelle se dessinaient confusément les rameaux des haies auxquelles il venait se heurter ; il n'apercevait plus, hélas ! son unique étoile polaire, la vitre étincelante de la Branche-de-Houx. La lune n'était pas levée encore. Autour de lui, vapeurs et incertitude : au-dessus de lui, obscurité. La situation était des plus intéressantes, mais non des plus agréables. Albert formula son opinion à ce sujet par une réflexion pleine de philosophie, tout à fait conforme du reste à la modération habituelle de son caractère : “ Et dire qu'il y a deux jours à cette heure, je fumais mon cigare sur le boulevard des Italiens ! Moi qui aujourd'hui croyait passer la soirée auprès d'une table à thé, à la Tourmelière, pendant que mademoiselle Olympe chanterait quelques airs du *Barbier* ! ”

“ Enfin l'homme propose, et... le brouillard dispose. Mais je voudrais pourtant bien savoir comment m'orienter ? ” Et il chercha à s'orienter en effet, marchant de côté et d'autre avec cette persistance fébrile d'un homme qui ne peut se résoudre à l'inaction, quoiqu'il soit intérieurement convaincu de l'inutilité de ses efforts. Tantôt il trébuchait sur une pierre ou sur un monticule de gazon ; tantôt il s'accrochait aux épinés d'une haie. Il avait essayé d'appeler, mais sa voix s'éteignait sans écho dans l'épaisseur du brouillard. D'ailleurs la lande était inhabitée et nécessairement déserte à pareille heure. Seulement la lune, en se levant, pouvait dissiper le brouillard ; aussi Albert l'attendait avec toutes les forces

de son âme et les angoisses de son estomac. Il devait pourtant l'attendre bien tristement encore.

En tâtonnant à travers la plaine, il s'était, sans le savoir, rapproché d'un chemin qui traversait la lande dans toute sa longueur. Des fossés empierrés en bordaient les deux côtés, voilés en partie par des haies en ruines au par des massifs de genêts. Ce fut dans un de ces fossés, assez profond et fort raide de talus, que le jeune homme mit le pied en croyant se trouver encore sur la plaine. Il perdit l'équilibre, chercha en vain à se retenir et tomba lourdement sur les pierres entassées au fond. Dans sa chute, sa tête avait frappé violemment sur cet amas de cailloux, et, pendant un certain temps, il perdit entièrement connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, ranimé par la moiteur glaciale de son lit humide et verdâtre, la lune commençait à se lever et le brouillard était moins intense. Il se souleva à demi sur son coude et chercha à reconnaître le lieu où il se trouvait. En ce moment, il crut entendre à quelque distance un bruit régulier, comme le pas d'un cheval sur les cailloux du chemin, puis il distingua une voix d'homme chantant un de ces airs lents et plaintifs, si fréquents chez les paysans du Poitou et de la Vendée, subissant instinctivement l'influence de leurs paysages mélancoliques et de leur ciel souvent voilé.

Albert reprit courage, et appela. L'homme ne répondit rien d'abord, et le cheval s'arrêta brusquement, comme si son cavalier eut été saisi de frayeur ou de surprise.

À un second appel, il répondit pourtant, mais sans s'approcher du fossé :

—Hôlà ! qui êtes vous donc, l'ami ? et qui vous fait crier comme une pauvre âme en souffrance ?

—Je suis un voyageur étranger à ce pays, répondit Albert, et m'étant égaré dans le brouillard, je suis venu tomber dans ce fossé où je me suis blessé à la tête, et je me sens encore tout étourdi.

—Hum ! c'est ben vrai, au moins, monsieur ? répondit le paysan qui, d'après le langage d'Albert voyait bien qu'il n'avait pas affaire à un homme du pays, mais qui n'osait s'approcher, craignant peut-être quelque embûche.

—Tellement vrai que je vous conjure, si vous ne voulez pas m'aider à sortir d'ici, d'aller trouver le propriétaire de l'auberge, sur la route de Montrouil, où je suis descendu il y a quelques heures. Il sait qui je suis, et viendra à mon aide.

—Ah ! ah ! c'est-y pas ben le père Chavot ? un gros, avec une barbe rousse, qu'a une fille à marier et qu'a passé un bail y aura trois ans à la Saint-Jean ?

—Je ne connais ni son nom ni ses affaires ; je sais seulement que son auberge est la première qu'on trouve sur cette route, et qu'à la porte est suspendue une branche de houx. Mais pour Dieu ! allez le prévenir, ou aidez-moi à sortir d'ici.

Ces quelques instants de conversation avaient un peu rassuré le défiant villageois, car il se décida à mettre pied à terre et s'avança vers le fossé, toujours avec lenteur et précaution. Mais quand il aperçut le visage pâle du voyageur, et les traces du sang qui s'était répandu sur ses cheveux, il ne craignit plus d'avoir affaire à quelque malfaiteur nocturne ou à quelque esprit des ombres, et tendit les mains au jeune homme pour l'aider à gravir le talus. Bientôt Albert se trouva debout sur la route, un peu étourdi encore, mais assez ferme

sur les jambes et désireux de gagner promptement son lit.

—Ah ça, m'sieur, où allez-vous donc de ce pas ? demanda le paysan, d'un air moitié bienveillant moitié railleur.

—Je voudrais retourner à l'auberge, répondit Albert.

—Ah ! pour ce qui est de l'auberge, vous lui tournez joliment le dos ; y a ben pour une heure de marche avant d'y arriver. Je ne vas pas de ce côté-là, moi ; et vous n'avez pas l'air d'être trop solide sur vos jambes. Ma foi ! si vous voulez, je vais vous mettre sur le chemin de la Maison-Grise : nous y serons dans vingt minutes et vous y trouverez ben un lit pour la nuit.

—Qu'est-ce que la Maison-Grise ? est-ce une auberge ? demanda Albert.

—Une auberge ? allons donc ! répondit l'homme avec un gros rire, et surpris d'une ignorance qui lui paraissait si étrange. Non, non, ce n'en est pas une ; et ce n'est pas une ferme non plus, ni un château, quoique ça y ressemble à tous les deux. C'est, comme le nom le dit, une grande vieille maison où demeure M. le vicomte de Marceilles qui est bien pauvre à présent, quoiqu'on dise que sa famille avait autrefois bon quatre à cinq lieues de pays, et la Tourmelière avec, et encore plus loin que Thouay.

« C'est un drôle de monde, que le monde de la Maison-Grise ; ils sont fiers avec les riches d'à présent à qui ils ne parlent pas, et ils ne le sont pas du tout avec les gens comme nous. Pourtant y a toujours quelque chose qui vous retient quand on leur parle, et quand M. de Marceilles vient de me dire le premier : « Bonjour, Mathurin, comment allez-vous ? » je ne peux pourtant pas m'empêcher de lui ôter bien bas mon bonnet et de lui répondre : « Bonjour, m'sieur le vicomte. » Tout ça c'est pour vous dire qu'y n'y a pas besoin d'avoir crainte en sonnant à leur porte, et que vous serez bien reçu, tant seulement que vous êtes un étranger, et que vous vous trouvez dans l'embarras. Vous pouvez être ben tranquille ; ils ne laisseraient pas coucher un Juif à leur porte, sur la lande, par le froid qu'il fait. »

En parlant ainsi, le paysan avait enfourché sa monture et la dirigeait au pas sur le chemin pierreux ; tandis qu'Albert, peu curieux de connaître ces détails, le suivait en se traînant. Il se résignait avec peine à aller demander l'hospitalité à une famille inconnue et regrettait amèrement l'auberge de la Branche-de-Houx. Et quand il regardait son costume de drap anglais, combien son désappointement était plus amer encore ! Où était maintenant la fraîcheur de son gilet, la splendeur de ses bottes vernies ? Comment se présenter en tel état chez un vicomte, quand même ce serait un vicomte ruiné ?

Albert n'avait pas encore cessé de maudire sa fâcheuse aventure quand son guide, quittant le droit chemin, fit faire à son cheval quelques pas le long d'un mur bordé de hauts peupliers. Le jeune homme l'y suivit tristement. La lune était radieuse alors et éclairait jusqu'aux moindres détails du paysage. Albert put voir que le mur s'était écroulé en maint endroit ; des touffes de pariétaires et de giroflées croissaient entre les pierres disjointes et un vieux lierre en couronnait le faite d'une guirlande sombre et touffue. La grille se trouvait au bout du mur, grille antique et belle encore, avec ses ciselures hardies et les fines découpures du

sommet, supportant l'écusson seigneurial. Mais la rouille avait lentement rougi la grille comme les plantes sauvages avaient peu à peu démolie le mur. Quelques barreaux tordus arrachés par le bas, attestaient les ravages du temps et la misère de la famille déchue. Telle qu'elle était, quoique debout et fière encore, elle eût été bien facile à renverser cette grille, avec ses gonds rouillés et ses dentelures vermoulues ! Pourtant elle subsistait toujours, et il n'y aurait pas eu dans tous les environs de mains assez hardies pour l'outrager ou l'abattre. Qui donc les retenait ainsi ? Le respect peut-être ; le respect qui s'attache parfois à des noms antiques, à des monuments sacrés, à de vieux souvenirs, et qui leur sert de protection suprême quand toutes les autres leurt ont manqué.

Derrière la grille, il y avait une cour pavée où les rayons de la lune tombaient, froids et pâles ; puis la maison elle-même ; la grande Maison-Grise, avec son toit d'ardoises où les girouettes amorcées tournoyaient et grinçaient, à demi détachées de leurs tiges de fer ; avec sa longue rangée de fenêtres dont une seule était éclairée.

Le paysan sonna ; bientôt un homme de haute taille parut sur le seuil, et demanda qui venait à cette heure.

— C'est moi, monsieur le vicomte, moi, Mathurin Roudot ; j'ai rencontré sur le chemin des Fagnes un voyageur égaré, un m'sieur, qui s'était perdu dans le brouillard et qui s'est fait une blessure à la tête. Il était trop loin de l'auberge pour y aller, et j'ai pensé que m'sieur le vicomte voudrait ben...

— C'est bien, Mathurin, cela suffit, répondit le vicomte d'une voix grave et bienveillante. Pierre, allez ouvrir, dit-il à un garçon de quatorze à quinze ans qui venait d'apporter une lumière...

Aussitôt le petit paysan courut à la grille dont il fit tourner à grand peine la grosse clef rouillée, et Albert, après avoir remercié son guide, se trouva introduit dans la cour.

Le vicomte, qui était resté sur le haut du perron, avait pu considérer à loisir les manières et le costume de l'étranger arrivant sous son toit. Il descendit donc rapidement les degrés, et dit à son hôte de sa même voix grave et simple : " Monsieur, qui que vous soyez, venez vous reposer avec nous ; vous êtes, de grand cœur, bienvenu à la Maison-Grise."

## CHAPITRE II.

### EN FAMILLE.

Albert serra la main que le vicomte lui tendait et lui dit avec politesse : " Monsieur, je me nomme Albert Maucroix, je suis arrivé de Paris ce matin et je me rendais au château de la Tourmelière. Sans l'embarras que je vais vous causer, je me féliciterais d'une légère mésaventure qui me procure l'avantage de faire votre connaissance.

— L'embarras est insignifiant, répliqua le vicomte, et bien compensé par le plaisir de pouvoir vous être utile. Mais nous causerons tout à l'heure à loisir. Venez vous chauffer d'abord.

Et M. de Mareilles ouvrant une porte, au fond du corridor obscur, introduisit l'étranger dans une vaste pièce éclairée moins par la lueur un peu terne d'une

lampe, que par la joyeuse clarté d'un bon feu, pétillant dans l'âtre de la haute cheminée de marbre gris.

Il y avait trois personnes déjà dans la pièce où Albert était ainsi introduit. Près du manteau de la cheminée, et assise un peu dans l'ombre, une vieille paysanne avec la coiffe ronde et le mouchoir bigarré des Poitevines, filait une grosse quenouille de lin. Au près de la table, et juste dans le cercle lumineux projeté par la clarté de la lampe, une jeune fille cousait, en écoutant la lecture qu'un tout jeune prêtre placé à côté d'elle, lui faisait à haute voix. Ce fut sur ce groupe que les yeux d'Albert s'arrêtèrent aussitôt. Au moment où il était entré dans la chambre, il s'était cru transporté dans une atmosphère toute nouvelle, dans la région pure du travail, du recueillement et de la paix. Il y aurait eu un grand silence dans cette chambre voûtée, aux murailles grises, écaillées çà et là, un silence presque solennel, s'il n'eût été interrompu par la voix sonore du lecteur à laquelle se mêlaient, parfois, les pétilllements de la flamme et le rouonnement du fuseau allant de çà et de là sous les doigts agiles de la fileuse. La jeune fille assise au près de la table, tenait la tête un peu penchée sur son ouvrage. Albert la voyait de profil, et fut frappé de la régularité de ce visage sérieux et doux, et de la luxuriante beauté de la chevelure noire roulée simplement sur le cou blanc et arrondi. Le prêtre paraissait un peu plus âgé que la jeune fille et, comme tous deux levèrent la tête lorsque le vicomte ouvrit la porte, Albert remarqua la ressemblance de leurs physionomies et jugea qu'ils étaient frère et sœur. Le jeune homme posa son livre et se leva en voyant entrer un étranger, tandis que sa sœur, après avoir jeté un coup d'œil rapide du côté de la porte, continua à faire voler son aiguille.

— Monsieur Albert Maucroix, dit le vicomte à son hôte, ce sont mes deux enfants, ma fille Renée et mon fils Gabriel, prêtre des Missions Étrangères. Mes enfants, voici monsieur Maucroix, qui s'est égaré sur la lande, et qui veut bien faire l'honneur d'accepter notre pauvre hospitalité.

— Vraiment, monsieur, vous vous étiez aventuré sur la plaine par une nuit bien froide et bien obscure, dit le jeune missionnaire en s'approchant du voyageur. Et vous avez éprouvé un accident sans doute, car je vois du sang à vos cheveux et sur le collet de votre habit.

— Monsieur est blessé ! fit Renée en se levant vivement et en jetant sur Albert un regard plein de sollicitude féminine. Albert vit alors en face les beaux grands yeux noirs de la jeune fille, jusque-là cachés sous leur longue frange soyeuse, et fixés sur le gros drap de toile de ménage. À la vue de ce regard brillant et velouté, il commença à bénoir son étoile et à remercier le brouillard et le fossé plein de cailloux.

— Ce n'est rien, mademoiselle ; une simple égratignure. En marchant au travers la brume, je suis tombé dans un fossé, où je me suis heurté à quelques pierres et pour un moment, j'ai perdu connaissance, mais la blessure est insignifiante et sera très-vite cicatrisée.

— Gabriel pourra y poser une compresse, dit alors le vicomte. Il n'est pas fort habile chirurgien, mais il possède quelques connaissances parfois très-précieuses dans les solitudes qu'il est appelé à parcourir.

— Mais, en fait de solitudes, reprit Albert en riant, car il se sentait à l'aise dans ce milieu si digne et si simple, ne vous semble-t-il pas que cette bruyère déserte où j'ai erré pendant quelques heures pourrait être con-

sidérée comme une savane en abrégé, ou comme un tout petit aperçu des pampas du Brésil et du Paraguay ? N'est-il pas un peu triste de vivre au milieu de cette lande, si loin des villes et des fermes d'alentour ?

— Vous parlez en vrai Parisien, dit le vicomte en souriant. Vous ne pouvez pas concevoir combien la vie peut couler, douce et bien remplie, au milieu de ces marais et de ces bruyères, séparée du monde par les buissons de houx et de genêts. Pour nous, l'impression est bien différente ; pour moi surtout, qui suis né dans l'exil, et qui ai été si heureux de rentrer dans cette vieille maison où je me retrouve sous le toit de ma famille et sous le ciel de mon pays. Ma fille Renée ne se plaint pas non plus de son existence solitaire, parce que le bonheur d'une femme est attaché à son foyer, ce foyer fût-il même en ruines. Pour mon fils, il serait coupable de vivre dans l'inaction et l'isolement ; aussi a-t-il déjà pris part aux travaux d'une mission à laquelle il est attaché, et où il devra retourner bientôt peut-être.

— En vérité, monsieur, dit Albert en se tournant vers Gabriel, je m'étonne que, si jeune encore, vous ayez pu embrasser une carrière qui n'est qu'un sacrifice héroïque et continu, où il faut déployer à chaque instant tous les germes de courage : tantôt subir les privations les plus cruelles, tantôt combattre l'indifférence et supporter le mépris, et quelquefois même s'exposer aux tortures et à la mort.

— Je ne sais vraiment pas, monsieur, si nous avons grand mérite à cela, répondit Gabriel en souriant. J'ai toujours éprouvé qu'il y a une main toute puissante et paternelle qui dispose de nous à son gré, selon les temps et les circonstances, mesurant les forces à la hauteur du combat, et le courage à la grandeur des épreuves. Pour tous, elle est visible, cette main ; pour tous, généreuse et bienfaisante. Il n'y a pas que les sages et les savants qui la voient, disposant de leur vie ; les ignorans et les simples la sentent aussi et l'adorent. Je me souviens qu'un soir, dans les Montagnes-Rocheuses, un pauvre sauvage me peignait la Providence à sa manière, dans son idiôme sioux : " Un jour, me disait-il, le Grand-Esprit appela devant lui plusieurs animaux, et leur demanda compte de leurs occupations et de leurs mérites. Le castor lui répondit : Je place moi-même ma hutte sur le lac, au bord des eaux poissonneuses, je porte l'argile entre mes pattes volues, je frappe le mortier avec ma queue d'écaillés et je deviens le créateur de ma maison de terre et de branches. Je suis le travail, ô Grand-Esprit."

Le rat-musqué dit à son tour : " Mes ongles creusent de longues galeries sous le sol pour y dormir les longs hivers, quand la terre est morte et glacée, et j'y enfouis de grosses mesures de grains, en attendant la floraison des gerbes. Je suis la prévoyance, ô Grand-Esprit."

Le buffle vint, et dit ensuite : " Mon sabot frappe le sol avec le bruit du tonnerre, ma corne suffit pour terrasser les ennemis que je rencontre, je ne crains ni la faim, ni le froid, ni l'étreinte de l'ours noir ; ô Grand-Esprit, je suis la force ! "

Mais la colombe sauvage vint alors, et parla la dernière : " Pour moi, je ne suis rien, ô Père, dit-elle ; mon nid flotte au bout d'un rameau et le moindre vent le renverse ; mes petits sont si frêles qu'un flocon de neige les tuerait ; mon aile est lasse bien vite et ma voix ne va pas bien haut. Et cependant je vis, j'aime, et je phanto en berçant mon nid, parce que je sens votre œil

sur moi, ô Père, dans ce doux soleil qui rougit les fruits des buissons et qui fait éclore le duvet sur les ailes de mes nouveaux nés ! "

Et le Grand-Esprit dit au ramier sauvage : " Tu es ma fille bien-aimée. Toi seule comprends ce que je suis et ce que je peux. Tout est en moi, tout est par moi. Va donc, vis et aime en paix. Car partout où mon œil s'étend, il y aura du duvet pour les petits, et de la pâture pour les mères."

Voilà, continua Gabriel en souriant, la Providence expliquée en sioux par le vieil Untah, et traduite en français, par votre serviteur, monsieur. Mais je crois qu'il n'est pas besoin d'aller la chercher jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, et que vous avez vous-même éprouvé ce soir les effets de son heureuse intervention. Vous auriez pu vous heurter à quelque grosse pierre, au centre même de la lande, et y rester toute la nuit, sans que personne passât auprès de vous. Vous pourriez encore tomber dans le marais à un quart de lieue d'ici, et vous engouffrer dans la vase...

— Tu oublies encore une circonstance tout à fait providentielle, interrompit Renée avec un sourire. Si, au lieu de Mathurin Boudot, qui est un des esprits forts du village, il fut passé sur la route un des anciens, tout pétri des superstitions d'autrefois, monsieur aurait couru grand risque d'être pris pour un esprit des nuits, et le paysan se serait enfui au plus vite, en promettant un cierge à Saint-Florent-le-Vieil.

En ce moment, neuf heures sonnaient à la vieille horloge de bois, et la paysanne, quittant sa quenouille, s'occupait de dresser la table et d'apporter le souper de la famille. Les apprêts furent vite terminés ; une grosse nappe bien blanche, quelques assiettes communes, pas d'argenterie. Le temps qui fait crouler les palais de Ninive et de Palmyre, fait fondre souvent aussi les vieux trésors de famille. On peut avoir des ancêtres morts à Azincourt et à Poitiers, on peut porter dans ses armes de sinoble à trois fers de lances d'or, et manger dans des cuillers d'étain. C'est ce qui avait lieu chez le vicomte de Marilles. Seulement, comme il ne rougissait pas de sa pauvreté, il ne s'en excusait pas non plus, et il offrait à son hôte le trivial morceau de lard aux choux, et les maigres gallettes de sarrasin avec autant d'aisance et de politesse, que s'il l'eût régala d'un faisan truffé et d'un fromage à la Chantilly.

Albert était en ce moment plus loin que jamais des pompes et des vanités du boulevard des Italiens. A cette heure, Ponce Giraud, assis dans son fauteuil de velours, dans son appartement confortable de la rue Duphot, voyait en esprit son beau neveu au château de la Tourmelière, communiquant aux dames les dernières nouvelles de Paris, ou chantant un duo avec Mlle Olympe. Qu'elle eût été sa stupeur, s'il eût vu ce neveu égaré, prenant place à la table d'un gentilhomme pauvre, en face d'une belle jeune fille brune et fière, à côté d'un jeune prêtre qui venait de dire le *Benedicite* ? Cette idée vint à l'esprit d'Albert, et le fit presque sourire. Pourtant il se trouvait bien où il était.

Pendant quelques instants il contempla la noble figure du vicomte, si serene sous ses cheveux gris : admirant son front découvert, son nez aquilin, traits caractéristiques des fibres et fortes races d'autrefois ; puis, tout à côté de lui, les yeux bleus et doux de Gabriel, tandis que ceux de Renée étaient noirs et étincelants. Il se sentit pénétré aussi par la paix et le con-

tentement qui régnaient à cette humble foyer, et s'adressant au vicomte :

— Je ne sais, monsieur, lui dit-il, si c'est l'attrait de votre hospitalité cordiale, ou la chaleur du bon feu qui m'a ranimé, ou enfin l'effet magique de ce petit vin d'Anjou, mais je me trouve tout converti à votre vie solitaire. Je commence à comprendre qu'on puisse se sentir calme et joyeux auprès de la nappe bien blanche, devant la flamme qui pétille, lors même qu'on n'attend pas de visiteur et qu'on entend le vent siffler sur la lande.

— Vous regretteriez pourtant bientôt la vie parisienne si vous passiez quelque temps ici, répliqua le vicomte.

— Je ne sais : Paris est charmant dans son genre, mais on s'en lasse comme de tout le reste. Est-ce que ce n'est pas toujours la même chose ? Après la promenade au bois, la flânerie sur les boulevards ; après le dîner chez Tortoni, l'Opéra ou les Italiens : Viardot ou Alboni, Roger ou Mario : vous ne sortez pas de là.

— Mais nous n'avons pas le bonheur de posséder de tels artistes, dit Renée en souriant : nos Rogers et nos Malibrans à nous, ce sont les chantres de la paroisse, et les rossignols du bois des Fagnes.

— Quand ce ne serait que pour changer, mademoiselle, je préférerais ceux-ci ! Toute ma crainte est de rencontrer Paris à la campagne, et c'est ce qui m'attend infailliblement au château de la Tourmelière. Je sais d'avance comment se passeront nos soirées : on prendra le thé, on fera le whist, on jouera des charades et on chantera des cavatines, comme on le faisait l'hiver dernier, et comme on le fera l'hiver prochain. Cela peut être parfois divertissant, mais cela n'est pas absolument neuf.

— Allons, allons, monsieur, interrompit Gabriel, je vois que vous feignez de mépriser les vanités du monde pour mieux faire votre cour aux solitaires de la Maison-Grise, en homme de goût qui veut bien reconnaître par une politesse affectueuse la chétive hospitalité qu'on est heureux de lui offrir.

— Non, en vérité, monsieur, répondit Albert avec chaleur. Il me semble entrevoir une vie toute nouvelle, bien plus forte et sérieuse que notre vie d'enfants gâtés. Je vous peins mes impressions comme je les sens, et si monsieur le vicomte veut bien me le permettre, je viendrai ici les renouveler de temps en temps, pour emporter à Paris un peu d'air salubre des landes et de parfum des bruyères.

— Nous serons heureux de vous recevoir, monsieur, répondit le vicomte. Mais il est déjà tard ; vous devez être fatigué et un peu souffrant. Marguerite va vous conduire, si vous le voulez bien, à la chambre qui a été préparée pour vous.

Albert vit que la famille se disposait au repos ; il salua, et s'éloigna avec la vieille paysanne qui portait un lourd chandelier de cuivre jaune. La chambre où l'on avait dressé son lit était haute et voûtée, plus nue encore que la salle où il avait partagé le souper de famille. Mais un bon feu pétillait dans lâtre, le lit était haut et moelleux, les draps d'une blancheur de neige, et Albert vit à son chevet le bénitier de faïence avec sa branche de buis qui n'est jamais oublié dans ces habitations antiques et solitaires. En même temps que la blancheur des draps, il remarqua leur grosseur et leur rusticité ; ils provenaient certainement du fuscau de la vieille Marguerite : " Bah ! pensa-t-il aussitôt : n'y

serai-je pas assez bien pour dormir ? Mlle Renée en couvait bien de pareils ce soir, elle qui a les doigts si fins et les mains si blanches ! " Et ce fut sur cette réflexion qu'Albert s'endormit sous le toit delabré de la Maison-Grise.

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

## Étude sur la Flamme,

PAR MM. ALEXANDRE DESCHAMP ET OCTAVE JEANNEL,

donnée au Collège de Montréal, le jour de la distribution des prix, 1865.

Nous venons, messieurs, essayer de remplir la tâche que nous impose le programme de cette séance, et vous parler de la flamme. Ce n'est pas sans motif que nous avons choisi ce sujet de préférence à une foule d'autres que la chimie offre à nos investigations.

La première considération qui nous a frappés, c'est que la flamme n'est pas de ces phénomènes rares qui ne se voient que de loin en loin et ne sont connus que d'un petit nombre de savants. Elle est, au contraire, fréquemment sous nos yeux, et il n'est personne qui ne l'ait produite des milliers de fois, qui ne lui ait demandé sa bienfaisante clarté pour se guider à travers les ténèbres de la nuit.

Une seconde considération qui a déterminé notre choix en faveur de la flamme, c'est qu'elle possède à un très-haut degré et mieux que la plupart des œuvres de la création, la vertu d'exciter en nos âmes des émotions profondes.

Qui a jamais pu rester froid spectateur d'un vaste incendie, de l'embrassement d'une ville ou même d'une simple maison ? Sans doute le sentiment qui domine alors tous les autres, c'est la commisération pour les infortunés qui se voient en quelques heures réduits à la dernière misère, ou, chose infiniment plus horrible, qui sont menacés de devenir eux-mêmes la proie des flammes. Mais est-ce qu'il n'y a pas aussi quelque chose d'émouvant et de terrible dans l'aspect de ces tourbillons de feu qui s'élancent dans l'espace, dévorant tout ce qu'ils rencontrent et dont l'image va se peindre en traits de sang sur les nuages ?

D'autres fois la flamme prend un aspect moins terrible, mais non moins saisissant ; c'est lorsque, sous le nom de feu follet, elle se plaît à voltiger dans les lieux marécageux, ou mieux, au sein des cimetières. Il n'est pas rare de voir plusieurs de ces feux se poursuivre et exécuter les mouvements les plus fantastiques. On dirait les âmes des défunts en prise avec l'ennemi du salut et faisant tous leurs efforts pour lui échapper. A cette vue les bonnes gens se signent et récitent le *De profundis* : les savants eux-mêmes ont beau évoquer les principes de leur science, ils ne peuvent se soustraire à un secret sentiment de crainte religieuse.

S'il n'était permis de vous faire part de mes impressions, je vous dirais que jamais je n'ai été frappé comme à l'aspect d'une bougie que j'ai laissée parfois s'éteindre d'elle-même, le soir avant de m'endormir. Je la voyais perdre peu à peu son éclat, devenir pâle, puis entrer dans une sorte d'inquiétude, trembloter, se courber dans tous les sens comme pour chercher un appui et finalement disparaître à mes regards. Elle n'était pourtant pas encore éteinte, car, un moment après, je la

voyais sortir de sa léthargie, bondir avec vivacité et reprendre son premier éclat. Hélas ! ce n'était que pour un instant ; car, après cet effort suprême, elle s'affaïssait de nouveau et disparaissait pour toujours. Je voyais là, messieurs, l'image fidèle des péripéties par lesquelles passe le mourant. Lui, aussi, a son heure d'inquiétude et d'angoisses ; lui aussi cherche autour de lui comme pour se cramponner à la vie ; lui aussi, par une miséricordieuse disposition de la Providence, a son heure d'illumination suprême, un moment pour se reconnaître et se préparer à paraître devant son juge.

Mais si, en certaines circonstances, la flamme souève, dans notre esprit, des pensées sombres et lugubres, ordinairement elle n'y apporte que l'allégresse.

Quel plaisir d'entendre ses joyeux pétilllements dans l'âtre de la cheminée, ou dans l'un de ces poêles élégants qui font partie intégrante de tout ménage canadien ! Auprès d'elle on se rit des autans et du noir aquilon ; auprès d'elle, l'esprit se livre aux douces rêveries, et l'on trouve que les heures passent trop vite.

La flamme intervient dans toutes les réjouissances publiques. Voulez-vous fêter la présence au milieu de vous d'un illustre prince ? Votre première pensée sera d'organiser une illumination, une marche aux flambeaux, un brillant feu d'artifice. C'est par des feux de joie que l'on célèbre, en différents lieux, la nativité du glorieux patron de notre pays. C'est par des feux de joie que l'Église rehausse l'éclat de ses augustes cérémonies. Enfin, quand Dieu daigne se manifester aux hommes, c'est sous l'apparence du feu qu'il se plaît à leur apparaître, comme nous en voyons une foule d'exemples dans l'histoire sacrée.

Il n'y a rien en tout cela qui doive nous étonner, messieurs. La flamme, en effet, par sa pureté, par sa forme gracieuse, par ses ondulations légères, par sa tendance à s'élever constamment vers les régions éthérées, par son éclat et la douce chaleur qu'elle répand, est éminemment propre à devenir le symbole de tout ce qu'il y a de plus noble, de plus sublime dans le cœur de l'homme.

Voilà, messieurs, en quelques mots, un aperçu des divers aspects sous lesquels la flamme se révèle à quiconque la considère attentivement. Mais quelle est sa nature ? Comment s'engendre-t-elle ? Quelles sont les conditions à remplir pour l'obtenir dans toute sa beauté ? Ce sont là d'autres questions très-importantes qui s'imposent à nous et dont le développement fera le principal objet de cette étude.

La vue des admirables qualités que possède la flamme avait fait croire aux anciens qu'elle ne pouvait pas appartenir à notre globe, et ils disaient qu'elle avait été dérobée au ciel par un audacieux mortel du nom de Prométhée. D'autres allaient plus loin : ils en faisaient une divinité et se prosternaient à son aspect pour lui payer le tribut de leurs adorations. Mais laissons de côté ces opinions et d'autres qui ne sont guère moins absurdes, et abordons immédiatement l'explication de la flamme, en nous appuyant sur les données de la science moderne.

J'ai ici une lampe dont je puis faire jaillir un jet de gaz enflammé (ici, expérience.) Voici la flamme ! A quoi est-elle due !

Ne vous est-il jamais arrivé de vous amuser, lorsque vous étiez enfants, à lancer des cailloux les uns contre les autres pour en faire jaillir des étincelles ? N'avez-

vous pas remarqué souvent, dans l'obscurité de la nuit, comme des éclairs briller sous les pieds de nos coursiers rapides ? Ne vous souvient-il pas d'avoir vu nos anciens, avant l'invention des allumettes chimiques, battre le briquet pour en tirer du feu ? Ce feu, cette lumière était l'effet d'un ébranlement occasionné par le choc de deux corps. Mais si un choc donne naissance à une étincelle, il est clair que des milliers de chocs donneront naissance à des milliers d'étincelles ; et si tous ces chocs se produisent à la fois, il en résultera une vive lumière, une clarté semblable à celle de la flamme qui nous occupe en ce moment.

Cette flamme, messieurs, est produite absolument de la manière que je viens de supposer, et je n'avancerai rien que de très-vrai en vous disant qu'elle est le résultat d'un choc violent entre deux armées.

Lorsque j'ai ouvert ce robinet, le gaz d'éclairage s'est hâté de s'élançer hors de sa prison, sans se douter qu'il allait tomber, comme on dit, de Carybde en Scylla ; sans se douter qu'en se répandant dans l'atmosphère, il allait se trouver en présence de son ennemi mortel. Cet ennemi du gaz d'éclairage fait partie de l'air que nous respirons. Les anciens l'appelaient "phlogistique" ou "air vital," et les modernes lui ont donné le nom d'oxygène.

Voilà donc en face deux adversaires : d'un côté le gaz d'éclairage, de l'autre, le gaz oxygène. Voilà les innombrables particules du gaz d'éclairage qui s'avanturent dans l'air à travers les particules non moins innombrables de l'oxygène. Celui-ci le laisse cheminer tranquillement sans paraître s'occuper de lui ; c'est le chat qui dort, ou mieux, c'est le serpent engourdi par le froid. Mais qu'une cause ou une autre vienne à l'exciter, vous le verrez s'élançer avec impétuosité sur sa proie et la dévorer. Or, messieurs, j'ai été, moi-même, le malheureux instrument qui est venu exciter l'oxygène. J'ai pris, comme vous l'avez vu, une allumette enflammée, vrai brandon de discorde, je l'ai approchée du lieu où se trouvait le gaz d'éclairage, et aussitôt celui-ci s'est vu attaqué et dévoré à belles dents. Il s'en est suivi un pêle-mêle effrayant, une multitude de chocs qui durèrent encore au moment où je vous parle et produisent cette flamme que vous voyez.

Ce qui vient d'arriver au gaz d'éclairage, aurait pu arriver tout aussi bien à l'huile et au suif. Pour le prouver, je prends cette chandelle et j'y mets le feu. (Expérience.) La chaleur a commencé par faire fondre le suif, le suif fondu est monté dans la mèche en vertu des lois de la capillarité. Là, continuant à subir l'influence d'une haute température, il s'est vaporisé et s'est répandu dans l'air pour y subir le même sort que le gaz d'éclairage.

Ce que nous venons de dire, messieurs, nous apprend comment s'engendre la flamme, mais ne nous explique nullement comment il se fait que toutes les flammes ne se ressemblent point ; pourquoi les unes éclairent vivement, tandis que les autres ne jettent qu'une pâle lueur ; pourquoi les unes possèdent une haute température, tandis que les autres n'en possèdent qu'une assez faible.

Je répondrai à ces diverses questions ; mais avant, permettez-moi de vous présenter deux substances qui vont jouer un rôle extrêmement important dans tout ce qui nous reste à dire.

La première de ces deux substances vous est parfaitement connue : c'est le charbon ; la seconde est l'hydro-



gène, gaz extrêmement léger et dont on se sert souvent pour gonfler les ballons. Nous avons mis dans ce flacon tout ce qu'il faut pour produire le gaz dont je viens de parler ; mais vous ne pouvez pas le voir, parce qu'il est sans couleur et d'une transparence parfaite. Il y a pourtant, comme vous allez le voir, une manière bien simple de rendre sa présence sensible : c'est de le faire passer à travers l'eau. (*Expérience*).

Maintenant, messieurs, que penseriez-vous si quelqu'un venait vous assurer que l'huile qui brûle dans nos lampes n'est autre chose que du charbon uni à ce gaz hydrogène que vous voyez s'élever bulle par bulle dans cette cloche de verre ? A moins d'avoir été initié aux secrets de la chimie, vous ne pourriez vous empêcher de croire à une plaisanterie. Pourtant on ne vous dirait que la simple vérité. Oui, messieurs, l'huile n'est composée que de charbon et d'hydrogène, et je dois ajouter que ce n'est encore là qu'une des mille formes sous lesquelles peuvent nous apparaître ces deux corps.

On ne saurait mieux les comparer qu'à ce dieu, fils de l'Océan et de Téthys, qui gardait les troupeaux de Neptune et qu'on appelait Prothée. La fable nous dit que lorsqu'on essayait de le garrotter, il prenait les formes les plus diverses comme les plus terribles pour échapper à ses persécuteurs. Il lui suffisait d'un instant pour se métamorphoser en arbre, en sanglier, en tigre, en dragon, en lion rugissant, en flammes dévorantes, ou en un liquide presqu'impossible à saisir :

*Utque leves Proteus moilo se tenuabat in undas,  
Leo nunc arbor, nunc erat hirtus oper.*

Tels sont, messieurs, l'hydrogène et le charbon. Ils peuvent, en s'associant de diverses manières et en proportions différentes, se montrer à nous sous les aspects les plus variés. Qu'il me suffise de vous dire que ce sont eux qui forment sinon totalement, du moins en grande partie, le bois avec lequel est construite la charpente de votre maison, la graisse que l'on retire des animaux, la cire que l'abeille industrieuse va recueillir sur le ; fleurs ; en un mot, toutes les matières qui nous servent habituellement pour l'éclairage.

Par ce qui précède, on voit que trois substances concourent seules à produire la flamme. Deux d'entre elles, le charbon et l'hydrogène, sont fournies par la matière qu'on brûle ; la troisième, l'oxygène, se trouve répandu dans l'air. C'est en étudiant le rôle joué par chacune de ces substances que nous parviendrons à répondre à cette question que nous nous sommes posée : Pourquoi toutes les flammes n'ont-elles pas les mêmes qualités ?

Je prends donc un morceau de charbon et je le fais brûler dans ce flacon que nous avons eu soin précédemment de remplir d'oxygène. (*Expérience*). Vous avez pu remarquer, messieurs, que le charbon jetait en brûlant une très-grande clarté. Pour ce qui est de la chaleur, elle n'a pas été aussi considérable, car c'est à peine si le fil de fer auquel se trouve suspendu le charbon est devenu rouge.

Faisons maintenant brûler de l'hydrogène, non pas au moyen du flacon qui nous servait tout-à-l'heure, car il en résulterait une explosion terrible, mais en faisant usage d'un appareil spécial et qu'on appelle *chalumeau oxy-hydrique*.

Cette fois, messieurs, ce n'est plus la lumière si vive

de l'expérience précédente ; elle est, au contraire, tellement faible, que je doute si elle est aperçue par les personnes qui se trouvent au fond de la salle. Mais en revanche, la chaleur développée est tellement forte qu'elle peut aisément faire brûler le fer et l'acier, ainsi que vous allez en juger. (*Expérience*).

Les renseignements que nous venons d'acquérir par les deux expériences précédentes sont extrêmement précieux, et peuvent nous permettre de prévoir à coup sûr quelles seront les qualités d'une flamme par le seul examen de la matière destinée à la produire.

Ainsi, l'analyse chimique nous apprend que l'esprit de vin renferme beaucoup d'hydrogène et peu de charbon. J'en conclus immédiatement qu'il donnera une flamme très-chaude mais faiblement éclairante, et vous savez que c'est là, en effet, ce qui arrive.

Dans l'éther on trouve moins d'hydrogène et plus de charbon ; j'en infère que la flamme sera un peu moins chaude que la précédente, mais bien plus brillante ; et ici encore l'expérience confirme ces prévisions.

Enfin, la térébenthine contient un grand excès de charbon. Il est visible dès lors que cette masse charbonneuse ne trouvera ni assez de chaleur pour devenir très-brillante, ni assez d'oxygène pour être toute consumée, et que nous aurons une flamme rougeâtre d'où s'échappera une épaisse fumée. (*Expérience*).

Toutefois, messieurs, pour que les observations précédentes ne perdent rien de leur valeur, il est absolument nécessaire de supposer une flamme brûlant tranquillement à l'air ordinaire ; car si elle recevait des quantités d'oxygène moins considérables, ou plus considérables, il est clair que nous devrions nous attendre à des effets différents des premiers.

Ainsi couvrons cette bougie d'une cloche de verre pour empêcher l'air de se renouveler autour d'elle, et nous verrons bientôt la flamme pâlir de plus en plus à mesure que l'oxygène disparaîtra, puis enfin finir par s'éteindre. (*Expérience*).

Il est naturel de penser, messieurs, que si la flamme s'éteint quand on empêche l'air de se renouveler autour d'elle, un courant devrait au contraire l'activer, puisqu'il amènerait incessamment de nouvelles quantités d'oxygène. C'est bien là, en effet, ce qui arrive, comme le démontre l'expérience que je vais faire.

Dans la boule qui surmonte cet appareil se trouve une éponge imbibée d'éther, et, dans le réservoir d'en bas, de l'air fortement comprimé. Aussitôt que j'ouvrirai ce robinet, l'air s'échappera avec violence, et traversant l'éther, l'entraînera avec lui. Il ne restera plus qu'à mettre le feu à ce dernier, et nous obtiendrons ainsi une lumière extrêmement vive.

Je sais, messieurs, qu'on pourrait me faire ici une objection, et je ne doute pas qu'elle ne se soit présentée déjà à l'esprit de la plupart d'entre vous.

Vous prétendez, me direz-vous, que les courants d'air alimentent la flamme, et l'expérience qui vient d'avoir lieu le prouve clairement. D'ailleurs, nous en avons assez d'autres preuves, la difficulté qu'on éprouve, par exemple, à éteindre les incendies quand il fait du vent.

(*A continuer.*)